



HAL
open science

Le Plutarque d'Athénée : masque, modèle et tradition

Aurélien Berra

► **To cite this version:**

Aurélien Berra. Le Plutarque d'Athénée : masque, modèle et tradition. Pallas. Revue d'études antiques, 2005, 67, pp.139-152. halshs-00556422

HAL Id: halshs-00556422

<https://shs.hal.science/halshs-00556422v1>

Submitted on 10 Aug 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Plutarque d'Athénée : masque, modèle et tradition

Dans l'étude de la fortune qu'ont connue les *Moralia* dès l'Antiquité, il semble de la meilleure méthode de consulter Athénée, témoin habituel, car érudit et tardif, des *realia* aussi bien que des opinions antérieurs au III^e siècle de notre ère. L'helléniste sait que les conversations des *deipnosophistes* sont souvent une mine d'informations rares sur les manières grecques de penser, de dire et de faire ; on peut s'attendre à ce que Plutarque y soit davantage que l'exemple encore proche d'une même curiosité. L'enquête commencera pourtant par un paradoxe qui risque de la faire tourner court. L'œuvre contient en effet des fragments, parfois longs, d'un millier d'auteurs, et Athénée indique régulièrement la littérature secondaire qui nourrit son propre texte – mais de Plutarque de Chéronée, on ne trouve que deux mentions anodines. Cela signifie-t-il que l'examen de l'« *eredità culturale di Plutarco* » s'est engagé ici dans une impasse ?

Les influences ne se décèlent évidemment pas grâce au seul décompte des emprunts. De nombreux éléments thématiques et formels justifient le rapprochement du festin littéraire atypique que sont les *Deipnosophistes* et des *Propos de table*¹ ; il s'agira de comprendre ce qui fonde le sentiment initial d'un esprit commun et crée l'évidence du parallèle pour un lecteur moderne. À la faveur du renouveau récent des études sur Athénée, la comparaison a été esquissée, mais dans le but d'éclairer les intentions du texte le plus obscur et sans y étudier dans le détail l'usage ou l'image de Plutarque. Or, une première lecture fournit à l'interprétation deux faits saillants. Le premier est la quasi-absence ou la présence fantomatique déjà signalée, dont il faut rendre compte en la liant au jeu de masques qui, seconde remarque cruciale, met au nombre des convives d'Athénée un certain Plutarque d'Alexandrie. L'hommage indirect est assurément un indice ; en ce cas, comment se fait-il que l'érudit de Chéronée, prestigieux prédécesseur du banquet encyclopédique d'Athénée et peut-être son modèle, ne soit pas plus et mieux cité, voire discuté ? La *sunkrisis* acquiert ainsi un caractère problématique. Sa valeur d'élucidation dépendra de notre capacité à faire apparaître la cohérence de divers niveaux de lecture et de compréhension : l'analyse des ressemblances et différences des textes considérés doit se doubler de distinctions, d'une part, entre les pratiques intellectuelles incarnées par les personnages des œuvres et, d'autre part, entre les projets des auteurs.

Ce travail a donc pour enjeu de mesurer l'influence de Plutarque sur Athénée, mais on constate d'emblée que l'ambiguïté du second texte en fait une sorte de révélateur, offre l'occasion de faire réagir les œuvres l'une sur l'autre, afin de mieux percevoir leurs traits propres au sein de la tradition des *Banquets*, ces miroirs lettrés. Les observations qui suivent constituent une illustration de l'intérêt méthodique d'une approche attentive aux contextes,

¹ Les *Propos de table* (*Sumposiaka*) seront la référence principale de ces prolégomènes à une étude croisant les corpus, mais non la référence unique. Les rencontres des deux auteurs ne s'y limitent pas et, surtout, leur genre nous retiendra pour sa qualité particulière de réflexivité : ce dernier trait invite le critique à étendre le champ d'application de ses observations à de plus larges pans d'une production érudite telle que celle de Plutarque, à commencer, dans l'ensemble des œuvres traditionnellement dites morales, par l'autre forme d'écriture symposiaque pratiquée dans le *Banquet des sept sages*.

celle que suscitent spécialement les écrits symposiaques et dont on voit, à partir du texte d'Athénée, qu'elle fait de la difficulté interprétative une vertu historienne et théorique.

Le diptyque de ces entreprises lettrées est extrêmement dissymétrique, tant du point de vue de notre connaissance de leurs conditions de production que de celui de l'histoire de leur réception, cette dernière étant évidemment conditionnée par la diffusion des œuvres et le statut des auteurs. Or, voici d'un côté Plutarque, grande figure grecque dont les écrits constituent un trésor de *topoi* fort influent et dont les conversations de *sumposion* laissent l'impression d'une sorte de quiétude dans la culture ; de l'autre, Athénée, nom que les manuscrits et de rares citateurs associent à un texte-centon qui nous est parvenu presque sans racines et cerné de silence, dans sa bizarrerie : un texte *atopos*. Le parallèle qu'offre Plutarque permet, par excellence, de ne lire Athénée ni comme une simple carrière de fragments ni comme un curieux aérolithe, mais, en retour, on peut espérer que l'inquiétude méthodique que suscitent les *Deipnosophistes* instille un peu d'étrangeté, ou d'imagination des pratiques disparues, dans la lecture d'un auteur plus familier. Quelques éléments de présentation sont nécessaires à une telle mise en perspective, et c'est bien sûr Athénée qui les requiert².

On situe la composition des *Deipnosophistes* vers le début du III^e siècle de notre ère. L'auteur lui-même évoque deux monographies rédigées antérieurement, sans commune mesure cependant avec cette somme de choses du banquet qui mime l'interlocution conviviale et emprunte sa structure d'ensemble au déroulement de l'occasion sociale des Anciens. Dans un monologue d'inspiration platonicienne, Athénée en personne, si l'on ose dire, rapporte pour satisfaire la curiosité de son ami Timocrate les propos échangés par ses compagnons de table. C'est dans ce cadre narratif schématisé que les quinze livres des dialogues entre deipnosophistes viennent s'enchâsser, homologues de leur thème général : *deipnon* (I-IX), composé des hors-d'œuvre (I-V) et des plats (V-IX), puis *sumposion* (X-XV). Une vingtaine de personnages, de statuts divers, sont les familiers prolixes de Larensis, hôte romain de premier plan et de grande culture, c'est-à-dire grecque. Parmi les protagonistes, nommons Émilien, grammairien, Cynulque, philosophe cynique, Ulpian de Tyr, juriste et personnage officiel. Cependant, pour donner une idée de la matière même du texte, il faut insister sur un troisième niveau d'énonciation : le dialogue des convives vaut avant tout comme moteur de la mémoire culturelle, et s'estompe au fil des livres, au profit du seul montage d'innombrables citations. Les voix les plus fréquemment entendues sont alors celles des auteurs dont Athénée nous a conservé des fragments. Au sein de cette polyphonie, la comédie moyenne est la référence centrale, ce qui fait de ce dernier plan discursif, proliférant, un fourmillement de paroles qui passent plus ou moins fugitivement sur le devant de la scène ; mais le matériau historique et lyrique est riche également.

Du point de vue thématique, la très grande hétérogénéité des propos s'organise en cohérences locales, pour une page ou quelques dizaines, à l'intérieur d'une quasi-monographie consacrée au monde du banquet. Cette variété est analogue à celle des *problēmata* successifs qui constituent les *Propos de table*. Mais on ne trouve ici aucun commentaire explicite sur un *travail* culturel placé sous le signe de l'excès, rien ne nous renseigne sur les raisons, les fins et les moyens d'un projet dont l'auteur nous est par ailleurs inconnu. Comme les savants modernes, les érudits anciens n'ont retenu d'Athénée que les

² Je les réduis à l'essentiel dans cette version écrite de mes remarques. La meilleure introduction à Athénée est à présent l'essai très riche de Christian Jacob, « Ateneo, o il Dedalo delle parole », qui constitue la préface de la traduction italienne intégrale. C'est également ce texte, proposition de lecture vivifiante accompagnant le regain d'intérêt pour l'auteur, qui trace le cadre général d'une comparaison entre Athénée et Plutarque, notamment p. XXII *sq.* On trouvera dans les indications bibliographiques, à la fin de l'article, les sources de la plupart des informations sur l'un et l'autre auteur.

informations qu'il a rassemblées : la tradition indirecte des *Deipnosophistes* se limite à des mentions chez les lexicographes (au premier rang desquels Pollux, son compatriote et contemporain, dans l'*Onomasticon*) et à l'usage de l'abrégé par Eustathe (*Commentarii ad Homeri Iliadem*, XII^e siècle de notre ère). Rien n'éclaire donc le texte de l'extérieur³. Si le principe ludique des chaînes de citations est souvent appliqué avec virtuosité, la valeur de cette encyclopédie dérisoire et minutieuse demeure ambiguë. Quelles intentions prêter à un lettré obscur dont le geste compilatoire est déjà si complexe ? C'est en héritier de l'érudition alexandrine, en effet, qu'Athénée prélève ses morceaux choisis : pour filtrer la bibliothèque grecque, il dispose des instruments de la science bibliographique hellénistique et de tout l'appareil des ouvrages de la littérature secondaire. Mieux, ses deipnosophistes donnent presque systématiquement leurs références, en précisant nom d'auteur, titre, numéro de tome, en distinguant les éventuels homonymes – tout en commentant volontiers leurs citations et celles de leurs collègues, tantôt avec amusement, tantôt avec violence, afin d'approuver ou de compléter, de corriger ou de réfuter. On comprend pourquoi l'interprétation la plus audacieuse peut aller jusqu'à voir dans cette œuvre, plus qu'une entreprise antiquaire, une véritable archéologie culturelle et linguistique, conjuguant, pour mettre en mots la consommation des mets, la collection des documents et un point de vue réflexif, qui se construirait à travers l'interaction des convives. Car la création d'un cadre fictionnel est plus qu'un simple artifice de présentation, le jeu culturel n'est jamais tout à fait innocent.

Masque

Un convive remarquable du *Banquet* d'Athénée, quoique moins constamment actif dans la conversation que les personnages déjà mentionnés, s'appelle Plutarque d'Alexandrie. La ville portuaire était l'une des plus peuplées de l'Empire, le nom n'est pas des plus rares. Il est pourtant impossible de ne pas voir dans ce choix une référence, car le cas n'est pas isolé, mais fait partie d'un ensemble de noms évocateurs. Certes, Larensis peut offrir un ancrage dans la réalité de l'époque : les fonctions administratives et religieuses qu'il dit avoir exercées ne sont pas incompatibles avec ce que nous savons, par un historien du règne de Commode, d'un *Liuius Laurensis* ou, par l'épigraphie, d'un *Publius Liuius Larensis* qui fut pontife mineur, mais dont on a également suggéré qu'il pourrait être le père de l'amphitryon. En revanche, les coïncidences et les gauchissements des noms, ethniques en particulier, ou des compétences tissent un réseau d'allusions dans son entourage athénéen. Galien de Pergame est bien présenté comme spécialiste de médecine et de philosophie, mais rien de précis ne conduit à l'identifier avec le fameux polymathe, jamais cité ; Ulpien de Tyr est un rhéteur et n'a rien d'un portrait du juriste *Domitius Ulpianus* ; Démocrite de Nicomédie est un philosophe sans atomes crochus avec l'Abdéritain, dont les ouvrages sont fort peu utilisés – et ainsi de suite pour une bonne moitié des invités. Cette attribution de grands noms de la culture aux personnages n'a sans doute, en général, que la portée d'un clin d'œil, puisqu'elle ne détermine pas leur rôle et ne semble pas les constituer en un vivant index des auteurs fétiches ou des sources constantes d'Athénée. Le geste de baptiser plaisamment ses citateurs-relais, à la manière d'un copiste ennuyé ou d'un savant potache, serait plus significatif que le détail de son contenu – quoi que l'on pense de l'indécidable substrat historique de la fiction⁴. En

³ En outre, le début de l'œuvre ne nous est connu que par une *epitome*, en raison des lacunes du manuscrit vénitien qui conserve le texte des *Deipnosophistes* (perte des livres I et II et d'une partie du livre III, principalement).

⁴ Il est possible que le jeu des noms propres et parfois fort appropriés commence avec celui de notre énigmatique compilateur : si rien ne permet de considérer le nom transmis comme un pseudonyme, il est tout de même bien venu que ce Grec d'Égypte vivant à Rome s'appelle Athénée (Ἀθήναιος), autant dire l'Athénien (Ἀθηναῖος).

examinant ce qu'il en est de Plutarque, on précisera les modalités de ce jeu sur un exemple, dont on verra qu'il possède assurément un arrière-plan plus riche que les autres.

Tout d'abord, je l'ai signalé, Plutarque de Chéronée n'est pas entièrement absent. Dans un catalogue des aliments qui accompagnent l'apéritif, l'abrégiateur a conservé une anecdote attribuée à Plutarque (Πλούταρχος δὲ ὁ Χαιρωνεύς φησι, 52 de) : un familier du fils de Tibère, médecin imbattable dans les concours de beuverie, perdit toute résistance au vin lorsqu'on l'empêcha d'avaler avant le *sumposion* des amandes amères. Le texte ne donne que le nom de l'auteur, mais il s'agit d'une reprise des *Propos de table* (624 C), où l'on trouve précisé le même nombre de fruits prophylactiques, « cinq ou six ». La référence ne surprend pas, on s'attendrait en réalité à ce que les emprunts de ce type soient plus fréquents : le thème de l'ivresse est évidemment une préoccupation commune aux deux œuvres. Quant à la seconde occurrence qui a été identifiée comme citation, elle mérite plus de circonspection. Nous sommes au livre IX et la rubrique des perdrix inclut l'évocation d'un volatile voisin, peut-être l'outarde ; la formulation est à présent directement celle d'Athénée, qui fait enchaîner au grammairien Myrtilos les mentions d'oiseaux chez les poètes et les naturalistes. Xénophon remarquait dans l'*Anabase* que ce gibier délicat ne pouvait voler que sur de très faibles distances. Un auteur du I^{er} siècle de notre ère et Aristote vont alors nous renseigner sur une autre caractéristique de l'animal, sa propension mimétique (trait remarquable mais qui appartient plutôt, semble-t-il, à une espèce de chouette dont le nom grec favorisait le glissement). Le développement s'ouvre de la sorte : « Plutarque dit que Xénophon a raison au sujet des outardes » (ἀληθῆ λέγειν φησὶ τὸν Ξενοφῶντα ὁ Πλούταρχος περὶ τῶν ὀπίδων, 390 d). Une phrase des *Propos de table*, dans une *question* relative aux pouvoirs de la musique, nous apprend que les chasseurs les prennent en dansant, puisque ces oiseaux, fascinés, les imitent et se balancent en rythme plutôt que de s'enfuir (705 A). Mais la façon de les capturer est une information nouvelle, sans lien avec ce que disait Xénophon. En outre, Plutarque ne mentionne l'écrivain ni dans ce passage ni dans celui du *De sollertia animalium* où il rapporte le même comportement en des termes semblables (961 E). Impossible d'identifier la référence, inhabituellement imprécise. Dès lors, le soupçon est permis : n'a-t-on pas affaire au personnage ? Le présent qui introduit la remarque ne va pas dans ce sens, puisque φησὶ est la cheville minimale régulièrement utilisée pour l'information bibliographique. Inversement, dans le récit d'Athénée, c'est de préférence le passé qui indique le moment où l'un des *deipnosophistes* prend la parole (on trouve le plus souvent ἔφη) ; il n'est pas rare qu'un participe, au moins, qualifie l'intervention et explicite sa valeur dans les méandres de la conversation, au sein du chœur tour à tour harmonieux et discordant des citateurs. On observera cependant que désigner un Plutarque sans nom ethnique prête à confusion dans le contexte des *Deipnosophistes*, et surtout que le passage continue, sans la moindre nécessité logique, avec un détail géographique : « car on apporte ces animaux en grandes quantités à Alexandrie depuis la Libye voisine (...) ». Que le vague soit dû à un *lapsus calami*, de l'auteur ou du scribe, à une distraction ou bien à la négligence diligemment cultivée par Athénée⁵, la perplexité du lecteur moderne a pour origine le jeu des masques. Voyons quel est ce Plutarque d'Alexandrie qui occulte le grand écrivain de Chéronée.

Il apparaît une quinzaine de fois dans le texte, certaines de ses contributions sont longues et particulièrement importantes. Dès la présentation des convives, incomplète mais instructive, que l'abrégiateur a mise en tête de l'œuvre, on peut lire : « étaient également présents Plutarque, Léonidès d'Élis, Émilien de Maurétanie et Zoïlos, les plus raffinés des grammairiens » (1 cd). Peut-être cette caractérisation du groupe des *grammatikoi* s'inspire-t-elle d'une introduction rédigée par Athénée, pour nous perdue, qui venait après

⁵ Selon le jugement général d'Ingemar Düring, 1936 : *neglegit diligentiam in perficiendo, diligit negligentiam in excurrando*, « dans le fini de sa composition, il fait preuve d'une diligence négligente, dans les errances de sa composition, il fait preuve d'une négligence diligente ».

l'ouverture à la Platon (citée en 2 ab). Elle correspond en tout cas au personnage tel qu'il se construit au fil de l'œuvre. La liste qui suit fournit une analyse sommaire de ses entrées en scène, ne retenant que les éléments qui le définissent, précisent son domaine de compétence (induit des textes qu'il a en mémoire) ou ses relations avec les autres banquetteurs érudits :

- 83 ab. Plutarque participe au premier conflit de citateurs : réfutant la validité d'une référence, il fait état d'une recherche personnelle antérieure (Hègèsandros de Delphes n'a jamais parlé du citron dans ses *hupomnèmata*).
- 118 f. Ulpian regarde vers lui avant de mentionner un poisson de « chez vous les Alexandrins » (παρ' ὑμῖν τοῖς Ἀλεξανδροῦσι) ; il répond, en connaisseur de salaisons. On découvre alors, au livre III, que Plutarque est originaire d'Alexandrie.
- 134 d-137 c. Un long excursus sur les *sumposia* anciens et les banquets des autres (Spartiates, Crétois, Perses, Égyptiens, Celtes, Thraces, Parthes, Indiens, Germains, Étrusques) est mis dans sa bouche ; y figurent 150 vers de suite d'un texte parodique de Matron qui décrit un repas attique – une rareté qu'il a la bonne grâce de faire partager à ses camarades (ὅπερ διὰ τὸ σπάνιον οὐκ ἂν ὀκνήσαιμι ὑμῖν, ἄνδρες φίλοι, ὁ Πλούταρχος ἔφη, ἀπομνημονεῦσαι).
- 158 d. Il rit de l'érudition de Cynulque le Cynique en matière de lentilles. Ce dernier l'interpelle en sa qualité de citoyen d'Alexandrie, ville où l'on mange force lentilles.
- 234 c-248 c. C'est Plutarque qui conduit la gigantesque section sur les parasites, thème attendu, traité en 30 pages de texte grec.
- 276 a-c. Il mentionne une fête célébrée dans sa cité natale (« dans mon Alexandrie », dit-il, expression que l'on trouvait déjà dans son évocation des parasites).
- 359 d. Il répond à la question d'un convive sur une histoire rhodienne : il l'a lue dans un livre « il y a bien longtemps » et en donne la substance ; puis glisse un *addendum* rhodien au catalogue des poissons qui a occupé le livre précédent.
- 384 a. Il donne au lexicographe obsessionnel qu'est Ulpian une occurrence d'un mot rare.
- 460 ab. Ulpian lance la conversation en disant vouloir être bref, pour laisser à Plutarque le discours qui lui revient.
- 461 e. Ulpian arrête de parler et introduit la section sur les coupes.
- 461 e-503 f. Le catalogue des coupes à boire est établi par Plutarque. Ce chapitre d'érudition, précieux pour les Modernes, couvre la quasi-totalité du livre XI, soit environ 130 pages de texte grec.
- 562 a-e. Il récite trois citations comiques au sujet d'Éros.

La teneur de ces passages fait de Plutarque un personnage du second rang, auquel cependant sont confiés deux des chapitres les plus importants de l'encyclopédie symposiaque (sur les parasites au livre VI, sur les coupes au livre XI) ainsi qu'un morceau de bravoure consacré à des éléments d'archéologie du *sumposion* classique. C'est un lecteur prodigieux, comme le sont tous les invités, et qui n'hésite pas à s'engager dans les escarmouches d'érudition. À ce point, il faut préciser que trois deipnosophistes seulement s'illustrent davantage et sont plus richement esquissés, à savoir Ulpian, Cynulque et Larensis. Ce dernier a un statut particulier, il tient lieu de patron du cénacle fictif et, puisqu'il existe des données historiques liées à son nom, on a supposé qu'il était le patron réel d'un Athénée écrivant à Rome. Les deux figures majeures de l'ouvrage, pour leur part, fonctionnent comme un couple, parfois duo comique et parfois confrontation de conceptions et de pratiques du savoir : Ulpian est le *grammatikos*, le lettré expert qui met sa connaissance des textes au service d'une marotte lexicographique, mélange d'atticisme et de goût de l'*hapax* ; Cynulque

est un philosophe cynique, qui multiplie les saillies contre la pédanterie, tout en partageant souvent les goûts et la culture de son adversaire, et fait valoir au banquet les droits du corps. Parmi les silhouettes dont les dialogues forment la nervure, minimale, de l'œuvre, Plutarque est donc un second Ulpian, une version de cet archi-grammairien roi du banquet moins définie et, partant, plus stéréotypique. Pur *deipnosophe*, il se fonde pourtant dans ce cadre fonctionnel inégal qui ne fait que mettre en perspective la compilation. Quant à la matière principale de son érudition, on peut faire l'hypothèse qu'elle représente un hommage naturel à l'auteur des *Propos de table*.

L'autre qualité que révèle la synthèse de ses prises de parole est son origine égyptienne. Si, dans l'évocation des mœurs symposiaques du pays, il rapporte en passant une coutume des Naucratis, c'est bien en tant que natif d'Alexandrie que Plutarque est régulièrement désigné. Les nombreuses notations du texte relatives à l'Égypte ont évidemment une valeur spéciale sous le calame d'Athénée, et il est permis de penser qu'en faisant de ce personnage un porte-parole privilégié des *aiguptiaka*, il le distingue. Rien cependant n'autorise à lier ce trait au Plutarque réel ou au versant « égyptologique » de sa production. En revanche, pour tout usager ou producteur de la culture savante grecque, le nom d'Alexandrie est celui de la ville-bibliothèque où les activités philologiques ont pris une ampleur nouvelle et où leurs méthodes se sont systématisées, en imprimant par là même leur marque à un pan de la création hellénistique. Transplanté en terre athénienne, Plutarque de Chéronée est ainsi reconnu comme un érudit digne du *Mouseion*. En somme, il se voit décerné indirectement un diplôme de *deipnosophie*, lui qui est passé par Alexandrie dans sa jeunesse, tout comme Athénée a pu y travailler presque un siècle plus tard.

Modèle

Cela établi, est-il légitime de renverser le diagnostic initial et de parler de Plutarque comme d'un *modèle* pour Athénée ? Tout dépendra, bien sûr, de ce que l'on veut entendre par ce terme. Afin de préciser en quel sens son emploi est ici valide, le temps est venu d'élargir le propos – sur un mode programmatique – aux deux corpus et à leurs contextes de production.

Certaines rencontres entre les *Propos de table* et les *Deipnosophistes* peuvent donner à penser que Plutarque constitue, plus qu'Athénée ne le dit, une source de sa compilation. Examinons quelques cas de coïncidence étroite, mentionnés par l'éditeur français⁶ :

- Plutarque 660 E = Athénée 44 c. Anecdote sur un buveur de lait.

On lit chez Athénée : « Aristote ou Théophraste rapporte qu'un certain Philinos n'eut jamais recours ni à une boisson ni à un aliment autres que le seul lait toute sa vie. » Chez Plutarque : « C'est que je ne me rappelais pas, dit Philon, que Philinos nous élevait un Sosastros, dont on dit qu'il a passé toute sa vie sans recourir ni à une autre nourriture ni à une autre boisson qu'à du lait. »

L'attribution est juste (il s'agit d'Aristote, fr. 633 Rose), et Athénée seul donne une source, mais il fait de l'un des convives mis en scène par Plutarque le héros de l'anecdote. La confusion s'explique par la connaissance des *Propos de table* : le passage de Plutarque, sans être la source d'Athénée, interfère avec elle, dans sa mémoire ou dans la mémoire écrite des fiches.

⁶ François Fuhrmann, 1972, p. XII – voir au nom de Plutarque ; certaines des notes au texte sont également mises à profit.

- P. 667 F (*et non* B)-668 A = A. 276 ef. Sur le poisson comme *opson*, mets délicat.

À propos des *opsophagoi* identifiés aux mangeurs de poisson, les deux passages donnent une citation d'Euripide à la suite du contre-exemple d'Héraklès, amateur de viande ; Athénée seul mentionne une source savante à la suite du contre-exemple de Platon, amateur de figues. Athénée reprend-il Plutarque ou faut-il supposer une même source intégrée à des esthétiques différentes ? On peut laisser ouverte, d'une manière générale, la possibilité d'une autre exploitation du trésor plutarquéen : outre le matériau qu'il emploie, Athénée aurait pu y puiser soit des références, ensuite consultées et susceptibles d'enrichir son texte, soit simplement l'incitation à chercher les sources effacées par le travail d'écriture, ou d'autres sources relatives à l'objet considéré.

On observera que le passage des *Deipnosophistes* est immédiatement précédé d'une remarque physico-médicale (sur la vertu septique des rayons lunaires) qui constitue une synthèse d'un *Problème* abordé dans les *Propos de table* (III, 10, « Pourquoi la viande se gâte davantage au clair de lune qu'au soleil »).

- P. 668 CD = A. 340 f. Anecdote sur le poète Antagoras cuisant des congres.

Cette fois, l'identité des passages s'explique par l'existence d'une source commune, indiquée par Athénée, l'historien Hègèsandros. Athénée le suit plus continûment, puisqu'il mentionne le type de préparation des poissons – détail abandonné par Plutarque, qu'intéressait le trait d'esprit *moral* du poète – et joint une seconde anecdote de même farine, probablement tirée du même recueil.

- P. 677 C-E = A. 423 e. Hypothèses sur un *hapax* homérique.

Les explications d'un adjectif rare (qualifiant un vin), placées par Plutarque dans la bouche de trois convives ses amis, se retrouvent chez Athénée, attribuées à « certains » et « d'autres ». La collection des interprétations, qui apparaissent ensuite chez les scholiastes et chez Eustathe, a peut-être son origine dans ce passage de Plutarque – qu'Athénée reprend fidèlement, ce qui permet d'ailleurs de corriger son texte d'après celui de Plutarque.

- P. 686 AB = A. 419 cd. Mot de Timothée après avoir dîné à l'Académie.

La frugalité des repas platoniciens est louée dans les mêmes termes, employés aussi dans le *De tuenda sanitate* et par Élien, sans que l'on connaisse l'origine de cette histoire topique. Athénée ajoute une variante à son récit, qu'il a trouvée chez Hègèsandros.

- P. 728 E = A. 308 bc. Sur le refus pythagoricien de manger du poisson.

Ulpien pose et résout en passant cette question, qui fait l'objet du *Problème* 8 du livre VIII des *Propos de table*. On trouve ici des choix différents dans le traitement d'un thème.

Athénée avait donc une connaissance précise de l'œuvre de Plutarque la plus proche de sa propre entreprise. Nous avons constaté surtout que les pratiques de citation différentes des deux auteurs nous donnaient souvent accès à leurs sources communes non conservées, lorsque Athénée (comme ailleurs d'autres écrivains tardifs encyclopédiques tels Clément d'Alexandrie, Élien ou Porphyre) mentionne une référence que Plutarque tait dans sa reconstitution d'une conversation de banquet. La relation des deux textes peut également être plus compliquée, si Athénée a parfois trouvé sa matière non seulement dans, mais à travers ou grâce à Plutarque.

Les écarts constatés sont apparemment dus à des choix de présentation et de style dans des domaines d'intérêt partagés. C'est dire que le lien entre les projets ne se comprendra que si l'on prête attention aux pratiques qu'ils révèlent tous deux, et au genre dans lequel ils s'inscrivent.

Plutarque a vécu entre 45 et 127 environ, Athénée était actif autour de l'an 200. La Grèce de Plutarque – dont les lieux majeurs sont Chéronée, Delphes et Athènes – vit déjà sous le pouvoir de Rome, qu'il connaît, même s'il n'a pas longtemps résidé dans la ville qu'Athénée nomme l' « épitomé du monde ». Celui-ci, originaire de Naucratis (cité grecque jadis située entre Alexandrie et le Caire actuel), a en effet toutes les chances, un siècle plus tard, d'avoir subi l'attraction de la capitale impériale. Malgré la géographie, les configurations culturelles sont analogues : ils ont vécu l'un et l'autre dans le triangle linguistique que constituent le grec classique, le grec de la *koinè* et le latin de l'Empire, et appartiennent à un temps qui *mesure* l'éloignement du monde des Anciens. Époque(s) et lieux invitent à voir en eux des auteurs post-alexandrins qui représentent la floraison encyclopédique d'un âge dont le regard sur l'histoire grecque passée est instruit et méthodique. Il conviendrait ensuite d'examiner quelle forme prend cette conscience active d'un héritage culturel : chez Plutarque, il semble par exemple que l'on puisse parler d'un plus grand intérêt pour le présent dans les *Moralia* que dans les *Vies* ; chez Athénée, qui ne cite pas de contemporains, le thème récurrent de la décadence paraît exprimer une vision plus nette, entre nostalgie et satire.

L'adoption d'un modèle, dans le sens le plus courant et général, suppose la reconnaissance de traits caractéristiques qui font l'objet d'une imitation intentionnelle. Voilà qui pose le problème des *discours* tenus par les deux auteurs, car la dimension réflexive des œuvres – inhérente à ce moment de l'hellénisme – offre les indices des influences subies ou choisies, tout en donnant un aperçu, du côté du texte le plus ancien, des éléments ressentis comme centraux ou originaux, ce qui est susceptible d'orienter la réception.

On connaît la richesse des passages métadiscursifs des *Propos de table*. En raison de la forme de l'ouvrage, succession de *problèmata* autour desquels se construisent des dialogues entre convives, ils correspondent aux prologues des neuf livres⁷. Y sont évoqués spécialement, d'une part, le but du *sumposion* et les moyens de l'atteindre, soit l'organisation souhaitable de l'occasion et l'idéal de modération qui doit la sous-tendre ; d'autre part, les *Banquets* antérieurs (ceux de Platon, Xénophon, Aristote, Speusippe, Épicure, Prytanis, Hiéronyme, Dion l'Académicien) et la distinction entre *problèmata sumpotika* et *problèmata sumposiaka*, c'est-à-dire entre questions relatives au banquet et questions abordées au banquet, dont dépend l'aspect normatif de l'ouvrage autant que le choix littéraire de son contenu. On voit que la prétendue transcription des conversations permet un travail d'explicitation et, indissociablement, de prescription. Sans analyser plus loin ces textes bien connus, disons que la réflexivité de Plutarque est directe : garant d'un discours monologique qui se développe sous les espèces conventionnelles du commentaire liminaire et de la dédicace, il fournit un cadre à la lecture en fournissant les linéaments d'un traité *Sur le banquet*.

Tout ou presque, chez Athénée, sera indirect. Nous n'en saurions probablement guère davantage si les premiers livres de l'œuvre étaient conservés dans leur rédaction originale, puisque l'ensemble est placé sous le signe du détour et de l'allusion. C'est le cas dès le choix d'un triple niveau d'énonciation, qui insère les énoncés découpés par la main seconde du compilateur dans le récit d'un récit. C'est le cas également dans un passage du dialogue entre Athénée et Timocrate d'une longueur et d'une densité exceptionnelles, à l'ouverture du livre VI, où l'auteur suggère une poétique propre, inspirée par la comédie et fondée sur l'existence d'une connivence avec son public, mais le fait à travers la juxtaposition de fragments comiques et tragiques ; il dévoile ainsi la procédure, d'interprétation délicate, qui affleure souvent à la conscience du lecteur des *Deipnosophistes* : le geste de l'agencement peut

⁷ Aussi sont-ils analysés par Françoise Frazier dans la postface de son édition : Françoise Frazier et Jean Sirinelli, 1996, p. 177-207, et en particulier p. 177-195 – voir au nom de Plutarque.

toujours avoir valeur de discours, et la morale est affaire de montage, surtout en l'absence de cadre. C'est le cas, enfin, tout au long de la section consacrée aux énigmes de banquet (livre X), dans laquelle se fait jour l'analogie entre le jeu symposiaque de la devinette et les défis d'érudition des personnages, donc tout aussi bien entre les deux temps de l'interlocution énigmatique (*problèma* suivi d'une *lusion*) et l'activité d'Athénée.

Dès lors, la première relation, allusive, que nous avons établie entre son texte et celui de Plutarque est d'autant plus significative qu'elle s'intègre à ce qu'il faut bien appeler un style athénéen, qui vit et se nourrit de citations, mais plus généralement est l'expression, peut-être *brouillonne* mais exacte, d'une pratique lettrée. Si l'intérêt de l'œuvre n'est pas à rechercher dans la subtilité de la lettre, la volonté de l'inscrire dans un genre mérite néanmoins toute notre attention.

La référence littéraire fondatrice des *sumposiaka* est bien sûr le *Banquet* de Platon. Il suffira ici de souligner ce que devient la tendance de cet archétype à faire se succéder les monologues, dans un dialogue mis au service d'une dialectique et thématiquement unitaire. Plus proches en cela, à l'évidence, des échanges entre convives, Plutarque construit de petits traités mis en dialogues, chaque dizaine précédée de ses réflexions ; Athénée dispose dans un dialogue, lui-même objet d'un récit, la polyphonie centrifuge de citations qui deviennent le corps du texte, parfois monologique, plus souvent dialogique. Si différents soient-ils, ces textes s'opposent tous deux au patron platonicien par cet éclatement des centres d'intérêt et, malgré des écarts divers entre les diverses solutions ou opinions, depuis la complicité (le pôle plutarquéen, si l'on veut) jusqu'à l'affrontement (le pôle athénéen), par l'absence de totalisation ou d'imposition d'une hiérarchie explicite des discours. Ces deux traits ont pour contrepartie la discontinuité, ainsi que la possibilité d'une extension *ad libitum* des sujets et des ouvrages.

C'est précisément la *poikilia* qui est retenue comme leur essence (par défaut). Les *Propos de table*, par exemple, font partie des écrits de contenu mêlé dans les catégories de Konrat Ziegler et des « traités inclassables en raison de la variété des sujets abordés » dans celles de Robert Flacelière. Cette variété vient d'une hypertrophie savante de ce genre dialogique : ni Plutarque ni Athénée ne se coupent des racines populaires ou plutôt quotidiennes des conversations sur lesquelles se règle leur régime de parole et son rythme, mais ils l'infléchissent vers l'éclectisme érudit. Cette évolution se marque également par une multiplication des personnages et une diversification de leurs statuts, bien que les spécialités déterminent moins les propos que dans le banquet d'Agathon. On entend chez Plutarque des rhéteurs et des grammairiens autant que des philosophes. Parmi les deipnosophistes, le pédantisme triomphe nettement ; dans la présentation de l'*incipit*, le texte nomme un juriste, quatre grammairiens, trois philosophes et un groupe de Cyniques, des rhéteurs, trois médecins, un musicien – presque tous se révéleront des lexicographes maniaques, des « chasseurs de mots », pour reprendre l'épithète brandie contre Ulpian par Cynulque.

On pourrait dire que la divergence fondamentale à partir de Platon réside dans le fait que le texte n'apporte plus, par un mode d'exposition ou de réflexion dialogique, une solution construite à la question qu'il aborde, mais montre une série virtuellement infinie de recherches (de *zêtèseis*), qui est à l'image des parcours de l'auteur cultivé s'orientant dans le savoir accumulé. Ce mouvement retrouve la littérature des *aitia* et des *problèmata*, mélange de vulgarisation scientifique ou de science populaire et de paradoxographie, entre gens cultivés d'un milieu homogène dans les *Propos de table*, entre érudits excessifs dans l'œuvre plus tardive, qui paraît porter à un point d'exaspération des tendances présentes chez Plutarque. Et c'est encore Athénée qui pose de la manière la plus aiguë le problème commun du public de ces ouvrages. À qui ces extraits de lecture mis en scène s'adressent-ils ? Sont-ils destinés à une lecture que l'on dirait aujourd'hui littéraire, c'est-à-dire sans autre fin que le

plaisir ? La question se pose pour le texte bien composé et au style poli de Plutarque comme pour celui, quasi contemporain d'un Lucien, d'Athénée, où l'érudition acquiert une dimension théâtrale qui fait vaciller la séparation des espaces privé et public. Ces *Banquets* proposent, en tout état de cause, des noces nouvelles du savoir et du plaisir.

Leur maître mot est *polumathia* : Plutarque rédige ses textes en polymathe, même s'il les assortit d'un discours sur les vertus de la tempérance dans l'usage social des connaissances, tandis qu'Athénée décerne ce titre comme récompense suprême, et néanmoins courante, à ses créatures. La jouissance du matériau surabondant prend le pas sur l'organisation d'un savoir et la marche d'une recherche. Dans ce processus, nos auteurs semblent constituer deux moments d'une radicalisation. Le genre du banquet se prête à cet hédonisme intellectuel, tranquille ou débridé : peuvent y défiler philosophie et lexicologie, médecine et histoire, musique et cuisine, comédie et tragédie, épopée et poésie lyrique, genre épistolaire et recueils d'anecdotes ou de chries, etc. Plutarque insiste, dans le prologue du livre V, sur la satisfaction licite des plaisirs de l'esprit ; les conversations du banquet comprennent selon lui « les sujets d'étude, les sujets historiques, les sujets recherchés et inattendus ». Les défis des deipnosophistes demeurent bien davantage dans le champ de l'érudition littéraire ou lexicographique et cultivent son merveilleux propre. L'existence d'un fil du texte, parfois négligé, parfois subtilement noué, autorise l'instauration, entre les personnages et à l'intérieur des chaînes de citations, d'une dynamique ludique plus ample. Cependant, les deux entreprises supposent et illustrent des pratiques savantes semblables, elles sont les élaborations de notes de lecture et d'aide-mémoire, les versions affines des *hupomnèmata* de grands lettrés. S'il faut désigner ce qui les sépare, sans doute le contraste entre la juste mesure dont Plutarque se fait l'avocat et la démesure vétilleuse du projet d'Athénée nous permettrait-il de les opposer comme l'honnête homme (le parfait *pepaideumenos*) et le professionnel nourrissant sa lubie. L'un, écrivain érudit, l'autre, bibliothécaire et fou littéraire. Le premier, idéal du second ? Il est apparu, en tout cas, que l'on peut maintenir le terme de *modèle* en considérant qu'il s'agit moins de la part d'Athénée de l'imitation consciente d'une forme ou d'un type de contenu que de suivre une voie parmi les pratiques intellectuelles et d'écriture, dans une direction qu'indique Plutarque et non Platon, au sein d'une même tradition qui explore la mise en scène ou mise en fiction du savoir.

Tradition (en conclusion)

Le banquet a pour tâche d'inventer une solution à la question de la mesure (des paroles, des actes, de la nourriture), tout en étant l'occasion d'une expérience de l'excès et de la variété : il réalise, en un mot, un mélange, dont le but le plus souvent affirmé est le plaisir. Les écrivains trouvent éventuellement dans la matrice de discours qu'est le banquet une structure, calquée sur les moments du *sumposion*, mais surtout un cadre dialogique particulier, qui permet l'organisation de discours variés. Tout est ensuite affaire d'appropriation et de *recontextualisation* d'une forme éminemment plastique, potentiellement liée à la satire comme à l'encyclopédisme, qui donne à voir un moment de partage au sein d'une communauté. Le plaisir lié au jeu de société symposiaque et à l'écriture ou à la lecture des *Banquets* leur dénie-t-il tout sérieux ? À observer nos exemples, on peut aussi se demander si le genre n'est pas, au moins autant qu'une forme privilégiée d'enseignement par la fiction dialoguée, l'un des biais empruntés par la tradition grecque pour mettre en scène le questionnement, la recherche – comme, bien plus tard, l'essai puis le roman. Dans cette

tradition, Plutarque et Athénée se situent alors sur la branche devenue la plus féconde, la branche encyclopédique et, si l'on veut, problématique⁸.

Ce développement de la tradition s'enracine dans des pratiques que l'on pourrait au moins faire remonter aux philologues d'Alexandrie et aux écoles philosophiques athéniennes. Malgré l'isolement culturel dont se plaint à l'occasion Plutarque depuis sa petite cité, il est comme Athénée un homme de la bibliothèque. Il avait constitué autour de lui un cercle de jeunes gens, une sorte d'académie privée, qui est analogue, avec les déformations et les différences évoquées, au cercle de Larensis – sans que l'on sache, dans les deux cas, si les communautés historiques supposées appartiennent au contexte de production des textes, si elles constituent leurs destinataires ou bien sont à la fois en amont et en aval de la composition. Il demeure que de tels écrits font ressurgir, même *in absentia*, les paroles et les gestes qui tressent les traditions de savoir, et s'effacent. La comparaison de Plutarque et d'Athénée est l'occasion d'une analyse fine, car menée sur des objets proches, de deux configurations des éléments d'une tradition en action : *philologia*, bibliothèques et pragmatique lettrée.

Le catalogue dit de Lamprias, qui nous renseigne sur un état de la transmission antique du corpus plutarquéen, a été reconnu pour un catalogue de bibliothèque des III^e-IV^e siècles. S'il est permis de conclure en revenant aux figures contrastées que j'ai proposées des deux auteurs, on peut imaginer un Athénée bibliothécaire dressant ou maniant la liste des œuvres du polymathe et polygraphe de Chéronée. S'il ne le cite presque pas, c'est qu'il mentionne peu d'auteurs récents, conformément à un tropisme classique dont il n'est assurément pas le seul exemple ; qu'il a une prédilection pour les fragments poétiques et que la comédie est sa source majeure ; qu'il remonte, nous l'avons vu, à des sources qui leur sont communes, notamment les traités de l'école péripatéticienne ; qu'il a choisi de faire de Plutarque un masque dans sa galerie de deipnosophistes. Mais c'est peut-être aussi, dans la logique de son projet, parce qu'il se trouve dans une relation d'émulation avec ce prédécesseur. Il n'y aurait guère de sens à le critiquer féroce­ment comme il le fait pour Platon. Nous est donc parvenue la trace d'un hommage, l'essai original *et* impersonnel d'un étrange *Banquet*.

De même que Plutarque, lu comme un moraliste à la Renaissance, a pu susciter une réflexion sur l'histoire au XX^e siècle, de même Athénée, matériau de la science antique et philologique, a le mérite d'exiger une réflexion sur les pratiques lettrées.

Aurélien BERRA

⁸ Voir le livre de Michel Jeanneret, 1987, et celui de Luciana Romeri, 2002.

Indications bibliographiques

ATHENAEUS, *The Deipnosophists*, with an English translation by Charles B. Gulick, Cambridge Mass.-London, Harvard University Press-W. Heinemann, 1927-1943.

ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, *Les Deipnosophistes*, livres I et II, texte établi et traduit par A. M. Desrousseaux, avec le concours de Charles Astruc, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

David BRAUND et John WILKINS, éd., *Athenaeus and his World: Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000.

Actes du premier colloque international consacré à Athénée. Des actes partiels du second colloque sur les *Deipnosophistes*, organisé par Christian Jacob et John Wilkins (Bibliothèque nationale de France, 18-20 décembre 2003), sont à paraître. On y trouvera des études sur les spécialistes chez Athénée et sur la dynamique intellectuelle de l'œuvre ; ma contribution s'intitule « La recherche d'Athénée : fonctionnement et mise en scène de la *zētēsis* dans *Les Deipnosophistes* ».

Ingemar DÜRING, *De Athenaei Dipnosophistarum indole atque dispositione*, dans *Apophoreta Gotoburgensia Vilelmo Lundström oblata*, Göteborg, 1936.

Christian JACOB, « Ateneo, o il Dedalo delle parole », dans *Ateneo. I Deipnosofisti (I Dotti a banchetto)*, Roma, Salerno, 2001.

Michel JEANNERET, *Des mets et des mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, Corti, 1987.

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. I, 1^{re} partie, *Traité 1 et 2, Introduction générale* par Robert Flacelière et Jean Irigoin, texte établi et traduit par Jean Sirinelli et André Philippon, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. IX, 1^{re} partie, *Propos de table*, livres I-III, texte établi et traduit par François Fuhrmann, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. IX, 2^e partie, *Propos de table*, livres IV-VI, texte établi et traduit par François Fuhrmann, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. IX, 3^e partie, *Propos de table*, livres VII-IX, texte établi et traduit par Françoise Frazier et Jean Sirinelli, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

Luciana ROMERI, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble, Millon, 2002.

Konrat ZIEGLER, article « Plutarchos von Chaironeia » (1951), dans A. F. Pauly, G. Wissowa et W. Kroll, éd., *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, Druckenmüller, t. XXI, col. 636-962.